

chevaux. Ces barques plates, chargées de barils vides, remontent par longues files, et il faut que les conducteurs d'attelages déploient une certaine adresse pour éviter les bateaux chargés d'huile qui descendent le courant, entraînés avec une vitesse très-grande.

Partout sur les hauteurs et dans les creux, au fond des cours et même au coin des rues et des passages, apparaissent les inévitables appareils à exploiter les puits ; partout se montrent des machines à vapeur et des bielles en mouvement occupées à pomper le liquide puant et sale, puis à le transvaser dans des cuves, des barils ou des réservoirs ; en un mot, dans tout ce qui peut servir à le contenir et dans une foule de récipients qui ne le contiennent pas toujours parfaitement. Partout l'huile coule à flots, soit qu'elle jaillisse d'elle-même, soit qu'elle cède à l'effort des pompes ; partout son gaz est en perpétuel dégagement ; partout l'atmosphère est tellement chargée de ces miasmes nauséabonds que les tuyaux et les réservoirs sont parfois couverts de stalactites de paraffine que le gaz y a déposées.

Le visiteur qui s'arrête aux hôtels d'Oil-City se sent très-enclin à se montrer coulant sur la prodigalité des princes de l'huile qui se sont bâti des villas à Cottage-Hill.—Pithole-City, Titusville, Franklin et autres centres de l'industrie du pétrole, ont des hôtels véritables ; mais les hôtels d'Oil-City n'ont d'hôtels que le nom, et s'il est vrai qu'avant de mourir chacun de nous doit absorber dans le cours de son existence un boisseau de poussière et de malpropretés, il n'est pas d'endroit où cette tâche puisse être accomplie plus rapidement et d'une manière plus continue que dans ce dernier lieu. Tout est horriblement primitif et grossier dans ces prétendus hôtels, et le plus grossier encore c'est la compagnie qu'on y trouve, car on ne vient là que pour ramasser de l'argent et s'en aller aussitôt que possible. On y est très-mal, on en convient, mais comme on ne s'avise pas de venir en Pétrolie pour y vivre, on ne voit pas pourquoi on ferait en sorte que les choses fussent mieux pour ceux qui viendront plus tard. Hôteliers, boutiquiers, tout le monde en un mot vous tient le même raisonnement. Tous ces gens savent parfaitement que leurs clients ne deviendront jamais des habitués ; ils savent aussi qu'eux-mêmes ils n'auront rien de plus pressé, dès qu'ils auront amassé suffisamment, que de vendre leur fonds de commerce à bénéfice, et c'est ainsi que tout est dans un état transitoire. On ne fait pas de routes, bien que, par suite de cette absence de voies de communication, il en coûte 3 dollars et 50 cts. par baril pour amener l'huile des puits dans la ville, alors qu'il suffirait d'une taxe de 10 cents par fût pour établir une bonne